

TOUTE LA VÉRITÉ, RIEN QUE LA VÉRITÉ

Autoportrait **Martine Delvaux**

Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Moi, Martine Delvaux, portant un nom qui n'est pas tout à fait le mien, un nom qui n'est pas mon nom de naissance, pas le nom de ma mère, mais un patronyme belge qui m'a été donné en cadeau et qui évoque un monde, une filiation qui n'est pas tout à fait la mienne, une filiation empruntée, adoptée, une chaîne de peintres et de cinéastes à laquelle on m'associe spontanément sans connaître mon histoire, la vraie, et qui vient s'ajouter à celle de ma lignée maternelle, ces Choquette bien québécois-es de la Rive-Sud de Montréal, Belœil et Saint-Hilaire avec la rivière entre les deux, un arrière-grand-père médecin de campagne et écrivain, ce qui me convient très bien, je l'avoue, j'ai toujours été attirée par le milieu médical, j'ai toujours pensé que j'aurais dû outrepasser ma peur de tout et être médecin, mais peut-être qu'écrire, c'est essayer de soigner, panser les plaies, moins guérir que couvrir, emmailloter ou embaumer, des mots coton, des mots flanelle, des mots ficelle, une bobine lancée au loin pour la faire disparaître, puis la ramener, la tirer vers soi, comme maman qui part et qui revient, mais la bobine c'est moi, perdue et retrouvée chaque fois.

Au fond, est-ce que ma vie aura fini par épouser ces noms d'hommes, est-ce que j'aurai fini par faire ce qu'on me disait de faire, écrire, même si je préférerais ne pas devoir me rendre à cette vérité-là, reconnaître que je me suis en quelque sorte pliée aux patronymes, à tous mes pères, et que si je suis devenue féministe, c'est moins par émulation des femmes que par résistance aux hommes qui m'expliquent la vie, qui expliquent ma vie depuis toujours, avant même ma naissance, des hommes que j'ai adorés, d'autres que je n'ai jamais rencontrés et dont j'ai entendu très peu parler (mon père de naissance, par exemple), certains qui m'ont déçue, trahie, qui se sont placés en travers de mon chemin, qui ont tout essayé pour m'empêcher d'avancer, essayé de me faire tomber, des narrateurs non fiables, comme le Jacques Hold de Marguerite Duras dans *Le ravisement de Lol V. Stein* (Gallimard, 1964), un de mes romans préférés, un des rares romans que j'aime véritablement, avec *The Road* (Alfred A. Knopf, 2006) de Cormac McCarthy, aussi, et tout Jamaica Kincaid, tout Paul B. Preciado, tout Mathieu Lindon, tout Ocean Vuong, tout Han Kang, tout Tania Langlais, tout Kim Doré, entre poésie, roman et récit, dans ce travail de la vie qui m'inspire absolument parce qu'il prend à bras-le-corps d'où on vient et où on se trouve au présent.

ÉCRIRE COÛTE QUE COÛTE, DONC, COMME SI LA RÉALITÉ
DEVAIT PASSER PAR L'ÉCRITURE, COMME SI LES CHOSES
DEVAIENT ÊTRE MISES EN MOTS SINON ELLES NE COMPTENT PAS [...]





MOI, QUAND MON PÈRE VA MOURIR,
S'IL N'EST PAS DÉJÀ MORT, JE NE LE SAURAI PAS
ET C'EST ÇA AUSSI QUI ME FAIT ÉCRIRE.

Je pense à la fois où Christine Angot devait écrire une tribune pour le journal *Libération* alors que son père venait de mourir, et ce qu'elle voulait, c'était écrire ça, tout simplement, aujourd'hui mon père est mort, et on le lui a refusé parce que ça ne se fait pas, alors elle a rempli la page jusqu'au bord, la page noire au lieu de la page blanche, avec, en son centre, comme un cercueil, les mots les plus importants. Moi, quand mon père va mourir, s'il n'est pas déjà mort, je ne le saurai pas et c'est ça aussi qui me fait écrire, non pas parce que les pères sont particulièrement importants ou nécessaires, pas plus importants que toutes les autres personnes qui font la vie des enfants, mais parce que le manque, le secret, le mensonge, la honte, les choses cachées ou interdites de parole et de pensée, c'est ça qui fait écrire, qui m'aura fait écrire, moi, toute ma vie et depuis toujours, comme m'a dit ma grand-mère alors qu'elle était en train de mourir : *je t'ai toujours vue avec un crayon dans la main*, ou, comme m'a dit un jour mon psy : *pour vous, tout est occasion d'écrire*.

Écrire coûte que coûte, donc, comme si la réalité devait passer par l'écriture, comme si les choses devaient être mises en mots sinon elles ne comptent pas, rien, on ne les comprend pas, on n'arrive pas à les attraper, ni les bébés lapins, ni le petit chien, ni les oies sauvages ou les hirondelles qui découpent le ciel, ni l'enfant aimée plus que la vie elle-même, ni le compagnon avec qui faire face à la fin du monde, ni l'ex-épouse, ni Rome, Marseille ou Miami, ni le petit village, la forêt, les rues de la ville, le bureau assis-debout, le comptoir de cuisine, l'immense divan, le lit où s'empilent les livres, les carnets, les miettes de pain, le chat et le chien et l'amour. D'écrire.

Quand j'ai subi des coups durs, dans la vie, quand j'ai eu l'impression que je n'y arriverais plus, quand on m'a dit qu'on m'avait assez entendue, par exemple, quand j'ai pensé que c'était fini, que je n'écrirais plus, jamais, que je n'en serais plus capable, que je n'en aurais plus la force, alors c'est comme un mur qui s'est dressé devant moi, un mur qui n'a rien à voir avec celui que Christine Angot décrit comme la paroi qui se tient entre la vie et l'écriture, très très haute et très très mince, qu'on pense pouvoir briser mais qui résiste, se maintient malgré tout, non, pas ce mur-là, plutôt un mur comme celui qui interdit de traverser une frontière pour avoir la possibilité de survivre, un mur qui délimite un territoire toujours de plus en plus petit, un mur qui rappelle que là où on est, ce n'est pas vraiment chez nous, qu'on n'y appartient pas, exilé·es, déplacé·es, réfugié·es, et que toute occasion sera la bonne pour nous en expulser, un mur comme une ombre qui

se dresse et qui se penche au-dessus de moi, me recouvre, me terrifie, me donne l'impression de ne plus pouvoir respirer. Parce que ne pas écrire, ce serait mourir. Et même si, souvent, je me dis qu'il y a mieux à faire, la question n'est jamais écrire ou bien, mais écrire avec, écrire parce que, écrire grâce à, ne pas écrire au lieu de faire, mais écrire en même temps que tout le reste. Et donc ce mur, cette petite pièce qui se referme doucement sur moi quand je m'imagine cesser d'écrire pour les autres, pour que ça se lise, pour que ça existe dans l'espace public, c'est la barrique d'amontillado d'Edgar Allan Poe, les murs qui montent et enferment à jamais, et c'est mourir, alors, parce qu'il n'y aurait plus de mots pour le dire.

On m'a suggéré, récemment, de faire une liste des projets dont j'ai envie dans les années à venir, maintenant que j'ai vieilli, que je continue à vieillir tous les jours de ma vie et que je vais bientôt quitter l'université où j'ai passé l'essentiel de mes années, Ottawa, Ann Arbor, Southampton, Montréal, le pavillon Simard, le Modern Languages Building, le Nuffield Building, le pavillon Judith-Jasmin, les couloirs anonymes, les regards obliques, les tremblements, la peur d'apparaître, la peur de disparaître, la peur à l'idée d'être lue et la tristesse quand on comprend que personne ne lit vraiment, les coups reçus pour mettre au pied l'étudiante que j'étais, sans peur, justement, qui se fixait des objectifs compliqués parce que le désir d'apprendre et d'écrire était plus fort que les forces qui veulent nous pousser (les femmes) à rester dans le rang, et plus tard, celle qui enseigne, celle qui écrit, celle qui trace son sillon dans le noir au rythme des pulsions, des urgences qui l'animent, pour tenter de dénouer dans l'espace public les questions qui la taraudent intimement, quand elle monte au front parce qu'elle ne peut pas faire autrement, d'aucun·es prennent plaisir à la renvoyer dans sa niche.

Je vais bientôt arpenter d'autres routes, explorer d'autres lieux, aller voir ailleurs si j'y suis, même si mon lieu sera toujours celui de l'écriture, c'est à elle que j'appartiens depuis toujours et désormais, d'abord et avant tout, à ma fille, celle qui a pris les photos qui accompagnent ce texte, une des rares personnes qui me voit vraiment parce que devant elle je ne me cache pas, je lui montre mon vrai visage, ma tendresse, ma joie, ma tristesse, parce qu'avec elle il n'y a pas de mur sinon ma peau, translucide, le réseau souterrain de ce qui m'habite, mes doutes, ma réserve, ma fragilité, ce que la carapace publique parvient à dissimuler, juste assez pour continuer, alors que ma fille, elle, elle voit tout. Elle voit tout de moi. Toute la vérité. Rien que la vérité.

**JE VAIS BIENTÔT ARPENTER D'AUTRES ROUTES, EXPLORER D'AUTRES LIEUX,
ALLER VOIR AILLEURS SI J'Y SUIS, MÊME SI MON LIEU SERA TOUJOURS
CELUI DE L'ÉCRITURE, C'EST À ELLE QUE J'APPARTIENS DEPUIS TOUJOURS.**

